Saul Fia / Son Of Saul / Le fils de Saul,
paroles de morts

Saul Fia / Son Of Saul, de doden spreken

Erik Machielsen

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/5038>

DOI : 10.4000/temoigner.5038

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 9-12

ISBN : 987 2-9600926-4-6

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Erik Machielsen, « *Saul Fia / Son Of Saul / Le fils de Saul, paroles de morts* », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 123 | 2016, mis en ligne le 02 novembre 2021, consulté le 04 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/5038> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.5038>

SAUL FIA / SON OF SAUL / LE FILS DE SAUL PAROLES DE MORTS

CINÉMA Est-il possible de traduire l'horreur d'Auschwitz par le biais du cinéma de fiction ? Oui. La preuve, douloureuse et puissante, par *Son of Saul*.

La mâchoire serrée, le visage fermé cadenassé dans le cadre étriqué de l'image... Nous sommes en octobre 1944, à Auschwitz-Birkenau et ce visage est celui de Saul Ausländer, un *Sonderkommando*, unité regroupant des détenus juifs forcés d'assister les nazis dans leur basse besogne, assurant jour et nuit la cruelle intendance qui forgera la Shoah : canaliser les troupeaux humains nus vers les chambres à gaz, récupérer les cadavres, les brûler et disperser leurs cendres. Après quoi, eux aussi mourront.

Ce jour-là, parmi les corps qui s'amoncellent, Saul croit reconnaître celui de son fils. Allant à l'encontre de toute sécurité, il n'a plus qu'une obsession : assurer à l'adolescent une sépulture digne et l'enterrer selon les rites de sa religion. Inhibé, traumatisé, Saul devient imperméable à ce qui l'entoure, perd la notion des choses, se retranche dans son monde. Il se bâtit une prison dont il a jeté la clé. Une prison dans laquelle il nous emmure.

Bien qu'abasourdis par le rythme et abrutis par la bande son du film, on s'interroge sur certaines situations, sur l'attitude de cet homme qui n'hésite pas, de manière quasi suicidaire, à mettre ses camarades de misère en péril. On se demande même si la dépouille qu'il véhicule est bien celle de son fils... Le chagrin de la perte de cet enfant et le désespoir qui s'en est suivi l'auraient rendu fou. C'est une explication, un doute que le réalisateur introduit dans la séquence finale.

Ici, c'est clair, on est loin du divertissement, de l'aventure, du cinéma spectacle à la Spielberg aussi

Tous droits réservés

louables qu'aient été ses intentions. Résigné, abattu, Saul est une victime tétanisée par la souffrance. Dès le début, il n'est plus un homme, mais un zombie, un automate errant parmi un chaos permanent. Voilà pourquoi il n'a plus peur de rien : il a atteint un point de non-retour où la seule chose qui importe est la promesse qu'il s'est faite. Insensible au reste, inhibé dans sa sphère, inconscient des conséquences de son attitude, injuste dans ses soupçons, il s'accroche désespérément à des illusions, s'impose des œillères quand il rencontre un homme qui, pour sauver sa peau, se fait passer pour le rabbin qu'il n'est pas.

LA VÉRITÉ PRIMÉE

Grand prix du 68^e Festival de Cannes, Golden Globe du meilleur film étranger en 2016, *Son of Saul* a récolté plus d'une quarantaine de récompenses. La Belgique n'a pas été en reste qui lui a décerné le Grand Prix de l'Union de la Presse Cinématographique Belge (UPCB) en janvier dernier. Et ce, un mois avant la consécration suprême : Oscar du meilleur film étranger à Hollywood. À cet égard, on observera que c'est le sixième film traitant de la Shoah à l'avoir obtenu. Les cinq précédents étant : *Obchod na korze* de Ján Kadár et Elmar Klos (1965), *Il giardino dei Finzi Contini* de Vittorio De Sica (1971), *La vita è bella* de Roberto Benigni (1998), *Die Fälscher* de Stefan Ruzowitzky (2007) et *Ida* de Pawel Pawlikowski (2014). Il convient également de citer un nom sur lequel on ne peut faire l'impasse, celui de Tamás Zányi, ingénieur du son qui a obtenu au Festival ...

... de Cannes le Prix Vulcain de l'artiste technicien pour « la contribution exceptionnelle du son à la narration du film ». On ne peut mieux dire.

ITINÉRAIRE D'UN HONGROIS GÂTÉ

En cette année 2016, László Nemes comptabilise 39 années. Il n'était donc pas né au moment des faits, mais une partie de sa famille a péri à Auschwitz. *Son of Saul* est son premier long métrage. En 2007, il remporte divers prix à Lisbonne, Angers, Bilbao pour *Tűrelem*, un court métrage de 14 minutes. Celui qui le couronne à Budapest est accompagné d'un commentaire : « pour traitement inhabituel d'un sujet délicat ». Une formule qui préfigure parfaitement la forme que prendra *Le fils de Saul* huit ans plus tard : cela se passe déjà dans un camp, mais surtout, c'est capté par une caméra qui se focalise sur le visage d'une jeune femme – autour d'elle tout est flou. Aucun dialogue, rien que du son et des bruitages. À l'instar de ses maîtres Antonioni, Kubrick, Tarkovski, Bergman et Malick, Nemes fait montre d'une patte qui d'emblée le distingue de ses confrères.

L'ÂME DE SAUL

Une des forces du film – et commercialement parlant cela aurait pu être une faiblesse – est qu'on n'en connaît pas les interprètes. Avantage : on voit le personnage et non l'acteur qui l'incarne.

Et cet acteur est Géza Röhrig. L'abandon, la solitude, l'isolement, il les a connus : abandonné par sa mère, élevé dans un orphelinat, à l'âge de 4 ans il perd son père et est adopté, à 12 ans, par une famille juive dont des membres ont été assassinés à Auschwitz. C'est après une visite du camp qu'il se met à pratiquer la foi juive. Cette visite ne devait durer qu'un jour. Marqué par ce qu'il voit, il demeure un mois sur place à méditer, à réfléchir.

Sorti diplômé de l'École supérieure d'art dramatique et cinématographique de Budapest où un de ses professeurs fut István Szabó, (le réalisateur du *Mephisto* qui imposa l'acteur Klaus Maria Brandauer mais qui, surtout, fut, en 1982, le premier film hongrois à remporter l'Oscar du meilleur film étranger. Le second étant... *Son of Saul*), c'est cependant en tant qu'écrivain et plus encore en tant que poète, que Röhrig se distingue, publiant sa première œuvre en 1995 : des poèmes inspirés par la Shoah. Son expérience d'acteur s'était jusque-là limitée à deux ou trois apparitions à

la télévision à la fin des années 1980. László Nemes a rencontré Röhrig à New York (où il vit) dans les années 2000. Ils se sont découvert des intérêts communs et une amitié est née. *Son of Saul* est son premier film. Et on imagine le danger qu'a pu représenter cette expérience – sa prestation a elle aussi été primée à de nombreux festivals – quand on sait que, déjà, le spectateur n'en sort pas indemne.

LA GENÈSE

C'est en 2011, à Paris (il parle couramment le français) et en compagnie de Clara Royer, que László Nemes développe le scénario de son film. Auteure-scénariste française d'origine hongroise, Clara Royer s'est fait connaître avec un premier roman, *Csillag*, dans lequel l'héroïne, en quête d'identité, entreprend des recherches sur ses origines. Nourri par *Shoah* de Lanzmann, *Son of Saul* s'inspire de faits réels consignés dans un livre, *Des voix sous la cendre*, un ouvrage collectif publié en 2005 qui reprend trois des cinq écrits de *Sonderkommandos*, enfouis dans le sol de Birkenau et retrouvés entre 1945 et 1980.

Le fait de se concentrer sur un seul personnage fait référence à un autre film de guerre, soviétique celui-là, *Idi i Smotri / Requiem pour un massacre* d'Elem Klimov, tourné en 1985 et composé lui aussi de longs plans séquences, de bruitages plus que de dialogues, de cris, de pleurs qui entretiennent la peur, l'angoisse, l'imminence de la mort qui à chaque instant peut frapper...

Enfin, *Son of Saul* résulte aussi d'un travail en profondeur étalé sur quatre ans. Le temps nécessaire pris par Nemes et Royer pour se documenter et rencontrer, notamment parmi d'autres, l'historien israélien Gideon Greif, détenteur de témoignages de rescapés *Sonderkommandos*.

DILEMME 1

La différence suscite souvent le rejet et cette différence réside ici dans la forme. Voilà pourquoi, un mode d'emploi n'est pas superflu avant d'aborder *Son of Saul*. On y est confronté à un langage qui conditionne – si on en ignore les termes – l'impact qu'il produira. Ainsi, le film étant rythmé par le personnage, la caméra ne filme que ce qu'il voit et regarde ce qui retient son attention. Sa douleur l'ayant conduit à franchir le Rubicon, Saul s'est forgé une carapace au point de basculer dans le déni de l'horreur. Voilà pourquoi, cette horreur, le réalisateur la floute.

DILEMME 2

Son of Saul est aussi le type même de film que l'on aime ou que l'on déteste. Ou du moins dont on se méfie. Car que ce soit en France, en Israël, en Allemagne ou en Autriche, nulle part on n'a voulu le financer : trop inaccessible. C'est que Nemes y explose les codes. Bien que remarquablement éclairé, l'esthétique et la beauté en sont intentionnellement exclues. Quant à l'image, elle est complétée par une bande son tout aussi – si pas plus – explicite. Et bien que le récit soit aussi celui d'une évasion, on ne peut s'en échapper. Ce qui répond au sentiment du réalisateur : revenir en arrière à Auschwitz est impossible, il n'y a pas d'issue. Les morts le savent bien, eux à qui, ici, Nemes a donné la parole. Cela précisé, si ce dernier a tout de même pu réunir le million six cent mille dollars qu'a coûté son film, c'est principalement au Fond du Film hongrois qu'il le doit.

Certes le pari de Nemes est gagné, la multitude de récompenses en atteste. Mais la plupart ont été décernées par des jurys composés d'élites et de spécialistes qui, s'ils peuvent inciter la majorité silencieuse à se déplacer, n'en font pas partie. Parmi cette dernière, il s'en trouvera donc toujours pour prétendre que ces prix furent accordés pour des motifs autres que cinématographiques, par compassion, pour des raisons humanitaires ou même politiques. À ceux-là, on répondra qu'un film à ce point réfléchi ne peut être perçu à froid.

Parce qu'il a mis du temps à se construire, il est normal qu'il prenne du temps à être compris, à être perçu pour les bonnes raisons, celles pour lesquelles il a été conçu. On peut donc le trouver détestable, raté même une première fois et remarquable lorsque la réflexion a succédé à la déroute qu'a suscité sa forme.

DILEMME 3

Bref, que certains n'adhèrent pas à cette forme, c'est leur droit. Mais personne ne sera indifférent au fond : l'enfer d'Auschwitz-Birkenau. À cet égard, le film est exemplaire grâce à un travail fouillé de la bande sonore : aucune musique, seulement le brouhaha de cris, de portes qui grincent, de coups de feu qui claquent. Tout cela contribue à créer une atmosphère oppressante qui affole, étouffe, met mal à l'aise. Faut-il en arriver là, échafauder un film viscéral où on demeure en permanence cloîtré dans le gros plan pour sensibiliser le spectateur ? Oui, car en agissant ainsi on n'est plus dans la vision mais dans l'immersion. Une immersion à ce point traumatisante qu'on ira jusqu'à déconseiller le film aux personnes trop émotives, trop impressionnables, trop sensibles.

Ce point précisé, l'excès nuit en tout. Cheville la caméra au visage du protagoniste et pratiquer un cinéma à la Dardenne puissance 100 ne devraient pas s'ériger en système. Cela conduirait très vite Nemes à la case « On en a vu un, on les a tous vus. » Dès lors, ...

- c'est avec une certaine fébrilité qu'on attend son prochain film, lequel sera encore issu de sa collaboration avec Clara Royer. On n'en connaît pas le titre, mais on sait déjà que ce sera un thriller, à nouveau immersif et construit cette fois autour d'une femme.

LE FILS DE LANZMANN

Dès que se projette une œuvre ayant trait à la Shoah, la comparaison avec le mètre étalon qu'est *Shoah*, documentaire fleuve de plus de dix heures sorti en 1985, monte directement à l'esprit. Et Claude Lanzmann, son réalisateur, est régulièrement sollicité pour savoir ce qu'il en pense. Sans jamais les dénigrer – la démarche de s'attarder sur la Shoah appelle déjà au respect – il n'a pu jusque-là s'empêcher, même dans le cas de Spielberg et sa *Liste de Schindler*, de considérer que le drame de la Shoah servait trop souvent de décor à des réalisateurs qui biaisaient le sujet en y apposant leur empreinte. On voyait les camps mais on n'y était pas. Jusqu'à ce qu'il visionne *Son of Saul* lors du dernier Festival de Cannes. Il s'y était rendu sur base de la réputation naissante du film mais avec un enthousiasme mesuré. Il en est ressorti conquis en déclarant : « C'est dans le cinéma de fiction, le seul où je trouve autant de vérité que dans *Shoah*. Je le considère comme son égal. » Et d'adouber son réalisateur en le désignant, artistiquement, comme son fils.

Savoir qu'un homme de l'ampleur de Lanzmann crédite le film n'est donc pas inutile pour inciter le grand public à franchir le pas et à aller le voir.

Et prétendre que *Son of Saul* a, comme *Shoah*, valeur emblématique n'est du coup pas abusif. Le devoir de mémoire est le même, mais le registre diffère : de contemplatif – le terme peut paraître maladroit – on est passé à l'immersif. Et le fait que le second ait été pensé et réalisé par des héritiers de la Shoah, et non par ses contemporains, n'en a que plus de résonance.

À DÉCOUVRIR ABSOLUMENT

Beaucoup n'ont pas encore tiré les leçons du génocide et la barbarie existe encore. En cela, *Son of Saul* est salutaire, car il lui fait rempart. Allez le voir pour que nos enfants ne connaissent « Plus jamais ça ». Et de préférence dans une salle bien sonorisée. Le voir en DVD dans un salon n'a aucun sens. ■

Erik Machielsen

➔ Plus d'infos

◆ *Saul fia / Son of Saul / Le fils de Saul* de László Nemes (2015).

Avec : Géza Röhrig (Saul Ausländer), Levente Molnár (Abraham Warszawski), Urs Rechn (Oberkapo Biederman) – 107 minutes.